

Comment se prennent des décisions ?

Dr Ralf HINRICHS

Qui n'en a pas fait l'expérience ? Sur le chemin du supermarché, je remarque que j'ai trop faim pour estimer de façon réaliste mes besoins alimentaires pour les prochains jours. Toutes les denrées paraissent tentantes et alléchantes et pour calmer cette immense faim aucun prix n'est assez bas. La décision de savoir quoi et combien acheter menace, dans une telle situation, en premier d'être « un cri du ventre ». Rentré à la maison, je constate que mes achats pourraient nourrir toute une famille.

Ou bien : le ciel est menaçant et je dois décider si j'emporte un parapluie ou non. Si je le prends et qu'il pleut, ma décision aura été bonne par rapport aux conséquences : je suis au sec. Si les nuages disparaissent, que le soleil apparaît brusquement et que j'ai mon parapluie, il est inutile. On me demandera pourquoi je me promène avec un parapluie alors qu'il ne pleut pas. En fin de compte, je l'oublie dans le train et je me retrouve au bureau des objets trouvés ou je m'en achète un nouveau.

Ces exemples montrent que notre quotidien est « pavé » de décisions. Nous hésitons constamment entre des possibilités de choix, leurs conséquences et tout ce qui s'y rapporte. Des décisions nous accompagnent dans tous les domaines de la vie, à commencer par des décisions banales comme celles de mes exemples, jusqu'aux questions de choix d'un partenaire ou d'une profession. En considérant la complexité des processus de décision et de leurs nombreux aspects il y a danger de perdre la vue d'ensemble. C'est pourquoi je voudrais d'abord mettre en lumière quelques unes des nombreuses bases de la formation des décisions et les garder en arrière-plan pour parler des principes éthiques des décisions médicales.

Quels aspects de ces décisions connaissons-nous ?

Les décisions présentent en général une activité plus ou moins réfléchie, consciente de conflits, équilibrée et orientée vers un but. Depuis des siècles les hommes se préoccupent de cette question : sous quels aspects une décision doit-elle être considérée et quelles sont les origines de la recherche scientifique sur le processus de décision. La racine philosophique se trouve dans l'Utilitarisme fondé par Jeremy Bentham (1748-1832) d'après lequel une action n'est à juger qu'en fonction de ses conséquences. Ce qui fait que l'action aux conséquences optimales est moralement juste. En revanche, la base économique de la recherche sur les prises de décisions part du principe que, par son choix d'achat, un consommateur veut obtenir un avantage personnel, soutenant ainsi l'économie et par là le bien-être de tous (Adam Smith, 1723-1790). La racine mathématique de cette recherche se trouve finalement dans la théorie des probabilités dont les bases ont été développées par Jacob Bernouilli (1654-1705) et Pierre Simon de Laplace (1749-1829) avant tout en lien avec leurs réflexions sur les jeux de hasard. Mais ce n'est qu'au milieu du 20^e siècle que la recherche sur les prises de décision a eu une base scientifique. Aujourd'hui, c'est dans le domaine économique que les décisions jouent un rôle essentiel, comme le montre l'attribution de plusieurs prix Nobel à des scientifiques pour leurs travaux sur des théories de décisions, en particulier les jeux.

D'un point de vue psychologique, la décision est une fonction cognitive spécifique, un processus orienté, obéissant à des règles. La plupart du temps on a le choix entre différentes possibilités. Les options sont comparées de manière consciente et jugées en fonction du désir qu'elles font naître. Sur le chemin de la décision, différentes fonctions cognitives sont nécessaires. Lorsqu'un patient doit décider s'il veut ou non être opéré, il entend les informations données par le médecin, il se souvient de cas analogues et réfléchit aux éventuelles conséquences de sa décision.

En plus des informations, toute décision suppose aussi une motivation. Celui qui décide doit vouloir lui-même une solution et d'après ses propres idées. Sans motivation, point de décision. De plus, celle-ci dépend souvent d'émotions. Ces dernières peuvent être présentes indépendamment de la décision ou naître dans le cadre des conséquences de l'action, par exemple lorsque, une fois le travail terminé, je me réjouis d'une cave bien rangée.

Ces réflexions semblent mystérieuses et insondables sur la base anatomique et biochimique des connaissances de notre cerveau. Karl Jaspers disait que la transformation d'un vouloir en un mouvement est le seul moment où la magie est réelle, où une réalité spirituelle se transforme directement en réalité physique ou psychique. Mais comment l'esprit et le cerveau sont-ils liés ?

Liberté de la volonté par la réflexion

En pratique, la liberté de la volonté est un concept accepté mais qui devient insaisissable dès lors qu'on essaye de le comprendre. Notre volonté transposée en cellules, hormones, flux électroniques est marquée par un grand nombre de facteurs, tels famille, rôle dans la société et autres éléments de socialisation. Une décision entre plusieurs alternatives ne correspond pas à la prééminence de la motivation la plus forte ou d'une fin aléatoire d'un jeu de forces aveugles, mais elle est la motivation qui a résisté à un processus interne distancié de réflexion et d'appréciation. Selon le philosophe berlinois Peter Bieri, il y aurait des degrés de liberté de volonté. Une volonté peut être d'autant plus libre qu'elle est accompagnée d'une réflexion plus globale et d'autant moins libre que cette réflexion est moins adaptée. Un comportement maladroit répété équivaut à un manque de réflexion. L'étendue de notre réflexion consciente et inconsciente forme notre caractère, base de notre futur comportement. Le caractère comme centre de notre personnalité peut ainsi être compris comme une « volonté figée ». En elle se manifeste une réflexion sur le passé. Malgré toute cette réflexion, la question se pose de savoir si, plus intense, elle permettrait d'atteindre un degré plus élevé de liberté dans nos décisions. Peut-il en exister une spontanément, sans réflexion ?

La volonté du point de vue des lois de la nature

Selon les lois de la nature telles que comprises jusqu'à présent, le principe de causalité dominait, ce qui veut dire qu'une cause précède chaque événement. D'après cette façon de voir, il ne peut y avoir aucune volonté libre, puisque chaque décision est à rapporter à une cause originelle. Même les plus récentes connaissances de la physique quantique ne nous aident pas à répondre à la question de l'existence d'une volonté libre. Par exemple, on ne peut pas prédire le moment de la désintégration d'un atome radioactif. Cette désintégration se fait apparemment sans raison mais peut elle-même déclencher une réaction. Ramené à la liberté de volonté, cela signifie qu'une décision naîtrait par pur hasard et qu'elle n'est jamais vraiment libre. Notre comportement serait caractérisé par notre bon vouloir. Dans le

quotidien, cela conduirait à des comportements, une fois comme ceci, une fois comme cela. En résumé, d'après la compréhension des lois de la nature, suivant le principe de causalité et du hasard, il n'existe aucune volonté libre.

La volonté du point de vue théologique

Toute autre est la perspective théologique. La représentation d'une responsabilité devant Dieu présuppose une volonté vraiment libre, puisque nous ne pouvons pas être rendus responsables de ce pour quoi des lois chimiques et physiques sont données comme excuses, qu'elles se réfèrent indifféremment au principe de causalité ou à celui du hasard. De là, comment pouvons-nous nous représenter la volonté, ayant en arrière-plan ces expériences en partie contradictoires ?

Il est incontestable que le cerveau est en permanente activité et que les associations montent à la surface comme les bulles dans un verre d'eau minérale. Le choix des pensées qui pénètrent notre conscience doit représenter un équilibre entre ouverture et ordre significatif. A ceci des habitudes et la routine de la personne ne doivent être que faiblement relâchées pour éviter des actions irréfléchies. D'après ce modèle pour tout projet d'action – tel la bulle ascendante dans l'eau minérale – la volonté pourrait inconsciemment vérifier si l'action est autorisée de tous les points de vue possibles. La volonté aurait la fonction d'un droit de veto. Bien que cette fonction semble localisée dans le cortex préfrontal, on ne lui connaît pas de structure anatomique définie.

Principes éthiques de la décision entre médecin et patient

Si l'on examine la décision d'emporter ou non un parapluie avec la connaissance d'une représentation vague avant comme après, d'une volonté libre, le processus de décision ne concerne que la personne agissante. Le parapluie n'a aucune influence sur la volonté de la personne qui agit. Dans toute relation interpersonnelle nous faisons toutefois l'expérience que, malgré une décision individuelle souvent différente pour chaque participant, une décision commune doit être prise. Si un compromis ne peut pas être trouvé une des propositions s'impose par manque de solution alternative. La relation médecin-patient est une forme particulière des rapports humains. Dans certains cas il s'agit de relation entre partenaires égaux qui s'engagent dans une voie commune, mais souvent il n'en va pas ainsi pour différentes raisons.

La décision médicale suit essentiellement les principes éthiques de l'assistance sociale, la décision personnelle, la justice et la cohésion sociale. Le principe de cette assistance inclut de porter secours et de ne pas nuire. Le principe de secours qui correspond à la «*beneficence*» dans la littérature anglo-saxonne, demande une disponibilité à porter secours et comprend un engagement à soigner, qui naissent tous deux d'une pensée morale subjective différemment estimée. Le principe selon lequel on ne doit pas nuire («*primum non nocere*») se rapporte aux dommages corporels, spirituels et sociaux. Il exige l'estimation critique du risque lors de tout projet diagnostique ou thérapeutique. Le principe de décision personnelle signifie que le patient a le droit de disposer de son corps. Ce qui s'exprime par l'accord du patient après son information («*informed consent*» - consentement éclairé). La justice et la cohésion sociale sont des principes qui doivent permettre de répartir équitablement les moyens mis à disposition. Devant la pression économique, ces principes seront de plus en plus discutés.

Ces principes ne co-existent jamais sans conflit. Dans le quotidien clinique, le droit des patients de décider pour soi-même et l'obligation de soin des médecins sont dans une relation de tension. Cela soulève la question d'une justification éthique du paternalisme. Ce concept emprunté à la philosophie étatique signifie « soins paternels ». Il remplit la fonction d'un acte médical qui va dans l'intérêt supposé le meilleur pour le malade, sans et éventuellement même contre sa volonté. « Autodétermination » et paternalisme ne présentent qu'un aspect partiel de la relation médecin-patient et sont de par leur nature morale, ambivalents. Le problème éthique du paternalisme réside dans la non prise en compte du droit de décider pour soi et dans l'incertitude dans laquelle est le médecin de savoir ce qui est le meilleur pour le patient.

Dans son souci pour son patient, un bon médecin résistera à la tentation de le mettre sous une tutelle paternaliste, ou de lui laisser une autonomie exagérée. Il maintiendra bien plus cette distance sensible qui laisse au patient son espace de liberté sans pour autant l'abandonner à lui-même. Cette distance se manifeste dans le respect de la décision du malade prise à partir d'une information adéquate. L'entretien avec le patient devrait être empreint de sincérité, d'une volonté commune de rechercher la vérité, de bienveillance et d'une écoute réciproque. La particularité de l'entretien médical réside dans la confiance. Le secret médical offre une protection sans laquelle la confiance ne serait pas possible. Cette confiance est d'une part menacée par une attitude particulièrement paternaliste quand une explication véridique est négligée – fusse dans un désir bien intentionné de protéger le patient. Mais elle est également menacée quand l'entretien devient une information objective sans ménagement, dans le sens d'une autonomie mal comprise du patient. Par une information objective, sans ménagement, le médecin prend prétexte du respect de l'autonomie du patient pour ne pas prendre sa part de responsabilité.

Après toutes ces considérations contradictoires sur les aspects psychologiques, bio-chimiques et éthiques d'un choix entre des possibilités d'action, du parapluie jusqu'à la question de savoir comment prendre une décision avec un patient, la dimension spirituelle a une grande importance pour les Chrétiens. Heureusement que la plupart des décisions se prennent de façon inconsciente. Inimaginable que de devoir nous-mêmes prendre en considération toutes les possibilités de nos actions même les plus banales. Régulièrement, nous prions dans le Notre Père « que ta volonté soit faite », souhait en dernier ressort aussi inquiétant que rassurant. Si nous osons espérer l'aide de Dieu dans notre quête d'un choix juste, la question de savoir comment tout s'ordonne dans notre tête ne joue qu'un rôle secondaire et nous donne la force et l'assurance de ne pas être seul pour prendre des décisions difficiles.

Traduction : Marleine et Marie-Madeleine Linck